

**Albert Camus, lettre à monsieur Germain, 19 novembre 1957**

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur, mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève.

Je vous embrasse, de toutes mes forces.

Albert Camus

## Présentation et analyse du document

---

### Contexte du document et présentation de l'auteur

Albert Camus est né en 1913 en Algérie dans une famille de colons pauvres. Il est pupille de la nation (son père meurt en 1914 lors des premières semaines de la Grande Guerre). Deux professeurs jouent un rôle dans son parcours : son instituteur Louis Germain, puis son professeur de philosophie au lycée – Jean Grenier.

Le 16 octobre 1957, Albert Camus apprend que le prix Nobel de littérature lui sera décerné pour l'ensemble de son œuvre (notamment deux romans : *L'étranger* et *La peste*, et un essai : *Le mythe de Sisyphe*). Il est alors âgé de 44 ans. Albert Camus reçoit le prix Nobel le 10 décembre 1957 en Suède.

Albert Camus garde une grande reconnaissance à Louis Germain. Il lui écrit le 19 novembre 1957.

### Résumé

La lettre est courte mais forte. Elle témoigne de la reconnaissance d'Albert Camus à son instituteur et au rôle que ce dernier a joué dans son instruction et dans ce qu'il est devenu.

### Présentation des grands enjeux

L'instituteur et le professeur sèment des graines... et permettent à des hommes et des femmes de s'accomplir. L'école de la République accueille tous les enfants en son sein, riches et pauvres. Elle est un creuset.

L'instituteur et le professeur aident à façonner le monde de demain par leur engagement (« efforts », « travail », « cœur »).

### Proposition de questions

*Quels sont les mots du texte qui témoignent des sentiments d'Albert Camus pour son instituteur ?*

De multiples expressions montrent l'affection d'Albert Camus pour Louis Germain : « de tout mon cœur », « main affectueuse », « cœur généreux » ; « je vous embrasse de toutes mes forces ».

*Comment s'exprime la reconnaissance d'Albert Camus ?*

Albert Camus témoigne sa reconnaissance tout au long de la lettre avec une série d'expressions mettant en évidence la place exceptionnelle que tient son instituteur dans son parcours : - « ma première pensée, après ma mère, a été pour vous » ; « rien de tout cela ne serait arrivé » ; « ce que vous avez été et êtes toujours pour moi », « votre reconnaissant élève », etc. L'école a permis à un « petit enfant pauvre » d'accéder au savoir et à la plus haute distinction (le Prix Nobel de littérature).

*Comment s'exprime l'empreinte de l'instituteur chez Albert Camus ?*

De multiples expressions et adverbes marquent ce lien :

- « **Sans** vous, sans cette main affectueuse »

- « vous avez été, et êtes **toujours** pour moi », « **vos** efforts, votre travail et le cœur généreux [...] sont **toujours** vivants [...] qui, **malgré l'âge**, n'a pas cessé d'être... ».

Albert Camus écrit en 1957, soit près de 34 ans après avoir rencontré Louis Germain son instituteur. C'est la preuve du lien indéfectible qui unit les deux hommes. Albert Camus a conservé un contact « malgré l'âge », preuve de ce lien.

### Lien avec une ou plusieurs des trois thématiques : liberté d'expression, valeurs de la République, rôle de l'École républicaine

Rôle de l'école de la République et du métier d'instituteur/professeur : faire grandir l'enfant et l'émanciper. Dimension intellectuelle et morale.

Victor Hugo, « Écrit après la visite d'un bagné », 1853

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.  
Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagné  
Ne sont jamais allés à l'école une fois,  
Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.  
C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.  
L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.  
Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,  
A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,  
Les ailes des esprits dans les pages des livres.  
Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut  
Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.  
L'école est sanctuaire autant que la chapelle.  
L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle  
Contient sous chaque lettre une vertu ; le cœur  
S'éclaire doucement à cette humble lueur.  
Donc au petit enfant donnez le petit livre.  
Marchez, la lampe en main, pour qu'il puisse vous suivre.  
La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.  
Faute d'enseignement, on jette dans l'état  
Des hommes animaux, têtes inachevées,  
Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,  
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,  
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.  
Allumons les esprits, c'est notre loi première,  
Et du suif le plus vil faisons une lumière.  
L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;  
Le germe a droit d'éclorre ; et qui ne pense pas  
Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.  
Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,  
Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,  
Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire ;  
Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,  
De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,  
Et de vous demander compte de leur esprit ;  
Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute ;  
Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute ;  
Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés ;  
Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés  
Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute ;  
Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte ?  
Ils sont les malheureux et non les ennemis.

Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;  
On a de la pensée éteint en eux la flamme ;  
Et la société leur a volé leur âme.

Victor Hugo, « Écrit après la visite d'un bagné », Jersey - 27 février 1853,  
*Les Quatre vents de l'Esprit.*

### Contexte du document et présentation de l'auteur

Au faite de sa gloire littéraire et politique, Victor Hugo, toujours en exil à Guernesey, a envisagé l'élaboration d'un nouveau recueil poétique dès le printemps de l'année 1870 : « J'ai une œuvre prête à être lancée à la mer » écrivit-il à son propos en mai de cette année. Les événements récents, la guerre de 1870, la Commune, l'établissement de la Troisième République, précipitèrent le retour du poète en France, au terme de son exil, et repoussèrent la publication du recueil au profit d'œuvres jugées plus actuelles - comme la nouvelle édition des *Châtiments*. Finalement le recueil fut publié le 31 mai 1881.

Si *Les Contemplations* (1855) se présentent comme le recueil poétique des « mémoires d'une âme », centrée sur le spectre de l'expérience et de la destinée du poète, *Les Quatre vents de l'Esprit* ambitionne de constituer une somme de sa poésie, parallèle à *Toute l'âme* également projeté (et qui devint par la suite, mais de manière posthume, *Toute la Lyre*). Aussi se présente-t-il en 1881 en quatre « Livres », qui sont autant de facettes de l'art et de l'inspiration du poète, chacun étant précédé par un poème isolé, selon un plan qui n'a quasiment pas évolué depuis celui esquissé dix ans plus tôt :

- un premier Livre satirique, sous-titré *Le Siècle* qui regroupe quarante-quatre poèmes, écrits entre 1849 et 1875.
- un deuxième Livre dramatique, sous-titré *La Femme* qui consiste en deux petites scènes dialoguées.
- un troisième Livre lyrique, sous-titré *La Destinée*, à nouveau un recueil de poèmes divers, au nombre de cinquante-six dont le ton se rapproche des *Contemplations*.
- un dernier Livre épique qui consiste en un seul poème, immense : *La Révolution*, un des plus importants de Victor Hugo pour qui la Révolution française et ses valeurs étaient au centre de l'Histoire

Le poème « Écrit après la visite d'un baigneur » se situe dans le premier Livre, dont la tonalité d'ensemble est proche des *Châtiments* par le propos et la verve.

### Grands enjeux soulevés par l'œuvre

Comme la plupart des poèmes de cette section, la veine de ce texte est satirique. Elle est cependant fortement contrebalancée par la tonalité pathétique que revêt la présentation de la condition des bagnards. À l'instar des *Misérables*, paru en 1862, le poète descend dans l'enfer social du baigneur pour remonter le témoignage vu et vivant de sa réalité implacable. Ce qu'il découvre alors au lecteur rompt avec toute idée reçue : les condamnés qui y sont jetés sont aussi des victimes que la société n'a pas pris le soin d'éduquer. À la compassion sensible pour ces misérables s'ajoute *in fine* la charge satirique contre un régime (le Second Empire) qui n'a su jouer son rôle moral et politique, et un appel à l'Humanité à refonder un nouveau pacte social.

### Proposition de questions (niveau collège, fin de cycle 4)

*Quelle est l'idée essentielle défendue par le poète ici ? Et comment est-elle développée au fil du texte ?*

Selon Hugo, seule l'éducation conforte l'homme dans son Humanité, en lui offrant la connaissance et la raison ; c'est le rôle essentiel de l'École que de lui permettre de cultiver ces richesses, sans lesquelles il peut sombrer dans le crime et déchoir, tel un ange maudit, de son statut : « Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute ». La société se doit de donner à l'enfant les moyens de cette sagesse en lui procurant dès son plus jeune âge le précieux trésor du savoir à travers les livres. Toute société qui ne prend pas la mesure de ce droit imprescriptible devient criminelle : en privant l'homme de ce qu'il a de plus précieux, elle commet un vol, vol de son âme et de son avenir. À la suite du premier vers qui donne l'idée centrale du texte, le poète rapporte, presque comme un « journaliste » ce qu'il a vu du baigneur (vers 2 à 4). Puis il poursuit le sinistre constat en ayant recours aux images de la nuit (vers 5 à 7) qui ouvrent la dimension allégorique du poème. S'ensuit (vers 8 à 18) un éloge émouvant de la lecture et du livre ; puis *a contrario* une dénonciation (vers 19 à 31) de la mécanique infernale de l'ignorance : « La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat ». Enfin, le poète prend la défense des « bannis » en rétablissant leur droit (vers 32 à 43) ; le texte se fait alors réquisitoire / plaidoyer (la répétition des « je dis ») en faveur de ceux qui n'ont jamais appris à parler. Il se conclut (vers 44 à 46) par une condamnation de la société qui a failli dans ses devoirs et s'est rendue coupable : le crime a changé de camp dès lors que le poète a rendu la Justice.

*Comment les images de la lumière et de l'ombre sont-elles utilisées dans le poème ?*

Les champs métaphoriques de l'ombre et de la lumière structurent le texte et en assurent la cohérence

argumentative et poétique. Ils donnent au poème une dimension allégorique. Ainsi, le rapprochement entre le bague sombre où vivent les prisonniers et la « nuit » de l'ignorance permet d'approfondir cette vision et de l'opposer à celle d'un monde « éclairé ». Les lettres de l'alphabet que découvre le petit enfant deviennent-elles « lueur » et le livre la « lampe » qui doit « (allumer) les esprits ». C'est ce « flambeau » qu'on a ôté aux criminels, « aveugles effrayants, au regard sépulcral ». La symbolique paraît ici évidente : la lumière évoque l'univers de la connaissance opposé à la nuit de l'ignorance. Hugo la raffine au fil de son texte. Dans les vers « L'intelligence veut être ouverte ici-bas ; / Le germe a droit d'éclorre ; et qui ne pense pas/Ne vit pas. », la lumière devient la source / force qui fait éclorre le germe de l'intelligence, dans un processus de revitalisation que l'emploi du rejet (« Ne vit pas ») semble accompagner. Enfin, la lumière de l'École devient le feu de l'alchimie, image chère aux poètes romantiques, mais que Hugo transpose et adapte ici à une métamorphose sociale (« Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,/Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or. »).

*Comment le poète suscite-t-il l'adhésion du lecteur ?*

Le texte de Victor Hugo constitue un plaidoyer en faveur de l'accès à la connaissance et à l'instruction et un réquisitoire *a contrario* contre l'état d'abandon intellectuel et moral dans lequel sont laissés de nombreux enfants. L'auteur cherche à susciter l'adhésion du lecteur afin de provoquer son émotion, mais aussi son action/réaction sur le plan politique et social. Cela passe par une animation rhétorique très dense. L'on peut citer notamment : la métaphore filée (V. 10 à 13, « ailes, aile, planer, se meut ») ; les oppositions et antithèses ; les reprises de la parabole des aveugles et les emprunts à la rhétorique religieuse ; les enjambements ou les rejets, etc. En outre, l'énonciation se fait à la 3<sup>ème</sup> personne mais l'emploi de la première personne du pluriel (V. 25 « Allumons les esprits », V. 30 « Songeons », V. 38 « je nous blâme »), de la deuxième (V. 18 « Marchez ») ajoute une autre dimension : le lecteur est ainsi impliqué, associé, interpellé et invité à comparaître. Enfin, l'anaphore « Je dis que » dans le troisième mouvement du texte donne une tonalité plus directe aux propos du poète qui se font alors discours. Le présent de l'indicatif prend une valeur de présent de vérité générale : le propos est alors énoncé comme définitif, tandis que certains vers deviennent des sortes de maximes ou d'aphorismes (par exemple, V. 30 et 31).

*Comment comprenez-vous dans le texte le passage du « vous » au « nous » dans les vers : « Et de vous demander compte de leur esprit » / « Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute » ?*

La première occurrence (« vous ») revêt une dimension assez nettement satirique en visant la responsabilité du Second Empire face à cet abandon social des proscrits. Le poème assume alors la tonalité du contexte d'écriture dans lequel il s'affiche (1853) et que le recueil *Les Châtiments* avait porté exemplairement. Mais Hugo n'en reste pas là. En substituant le « nous » au « vous », le poète nous rappelle à notre responsabilité collective, celle également de la III<sup>e</sup> République naissante, tandis qu'il enregistre la fin d'un régime moribond. Cet élargissement - au-delà de la politique immédiate - nous constitue en Citoyens, pleins et entiers. C'est un geste poétique et politique fort de ce texte.

*Question ouverte / travail d'écriture : À partir d'une expérience qui vous a marqués, rédigez, vous aussi, un plaidoyer sur le thème de la lutte contre l'ignorance.*

**Lien avec une ou plusieurs des trois thématiques : liberté d'expression, valeurs de la République, rôle de l'École républicaine**

Le texte est ouvertement une défense de l'École républicaine et un plaidoyer en faveur de l'Instruction. En outre, il dissèque de manière quasi prophétique la mécanique infernale de l'obscurantisme et les crimes qu'elle peut engendrer : le vers 19 est de ce point de vue sidérant dans le tragique contexte actuel (« La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat »). Enfin, son propos n'est pas manichéen puisque le poète ne s'exonère pas de la responsabilité de ces crimes envers l'Humain : il en appelle au contraire à une réaction collective en constituant ses lecteurs en citoyens responsables et éclairés.

Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, 1830



Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, 1830, huile sur toile, 260x325 cm, collection du Musée du Louvre.

La toile est en ligne sur le site de L'Histoire par l'image : <https://histoire-image.org/fr/etudes/liberte-guidant-peuple-eugene-delacroix>

## Présentation et analyse du document

---

### Contexte du document et présentation de l'auteur

Eugène Delacroix (1798-1863)

Un représentant du **courant romantique**. S'est fait connaître dans les années 1820 avec des œuvres qui ont fait date, bien qu'elles aient été parfois mal reçues par la critique : *Les massacres de Scio* (1826)... Delacroix est un peintre qui voulait concilier l'art et le réel.

Dans quel contexte historique l'œuvre a-t-elle été peinte ?

Le tableau est présenté en mai 1831, donc après les journées révolutionnaires de 1830 – les *Trois glorieuses* – qui ont vu le renversement de Charles X (la fin de la Restauration) et la naissance d'un nouveau régime, la Monarchie de juillet, avec Louis-Philippe. Parmi les décisions prises par Charles X qui ont conduit à l'insurrection, il y a une restriction de la liberté de la presse.

### Description de l'œuvre

- représente une scène d'assaut :

- une femme, drapeau à la main et suivie d'une foule en armes, lance un assaut et franchit les barricades ; la femme s'avance en direction du spectateur comme pour l'entraîner dans le mouvement.
- Poudre et fumée accompagnent l'action ; au loin, Paris, la cathédrale Notre-Dame. On devine la foule qui suit (pointes de fusils...).
- Au sol des soldats gisent étendus et morts.

- les personnages qui représentent des allégories :

- La femme, allégorie de la Liberté. Avec bonnet phrygien, drapeau tricolore. Une femme héritière de la Révolution. Une combattante munie d'un fusil ; une combattante victorieuse mise en valeur par l'éclairage du tableau. À demi dénudée (dimension érotique). La Liberté est victorieuse.
- Les gamins de Paris (la jeunesse en révolte), l'ouvrier, l'artisan, le paysan : tous symbolisent le peuple rassemblé dans la lutte.

- des soldats :

- au sol, des soldats morts : les Gardes suisses.
- des soldats insurgés : les insurgés et la Garde nationale.

- une scène qui se déroule dans Paris (paysage de la capitale avec Notre-Dame au fond) ; des couleurs très présentes : le bleu, le blanc, le rouge.

### Grands enjeux

Ce tableau permet en classe d'aborder la liberté comme conquête historique et bien commun à préserver.

Un tableau qui souligne que la Liberté est le produit de conquêtes successives. Le professeur pourra montrer dans une mise en perspective sur le temps long que la France a cherché, à partir de la Révolution française, un régime politique stable garant des libertés. Le professeur peut esquisser une chronologie des libertés de la Révolution à aujourd'hui et souligner que les libertés sont toujours à défendre car elles ne sont jamais acquises définitivement.

Un tableau qui symbolise l'enthousiasme révolutionnaire (dimension de souffle : cf. le mouvement du drapeau national). Delacroix montre que rien n'arrête la Liberté qui, par son mouvement, embarque avec elle le peuple dans toutes ses composantes, parce qu'elle est la raison d'être de la Nation.

Un tableau qui fait partie du patrimoine national.

## **Proposition de questions**

*Observez attentivement le tableau.*

Laissez les élèves regarder l'œuvre seuls pendant quelques minutes. Il est également possible d'offrir ensuite un temps d'échanges en petits groupes avant un temps plus collectif.

*Que ressentez-vous ? selon vous, quelles émotions le peintre cherche-t-il à susciter ?*

Noter les mots qui surgissent.

*Décrivez la scène représentée.*

Le professeur peut alors accompagner leur description de connaissances : drapeau, bonnet phrygien, une femme symbolisant la Liberté...

*Justifiez le titre du tableau, La Liberté guidant le peuple.*

Le professeur peut apporter des éléments complémentaires aux élèves : présenter les symboles s'ils ne sont pas connus d'eux, présenter les éléments imaginaires du tableau (qui relève de la liberté de l'artiste)

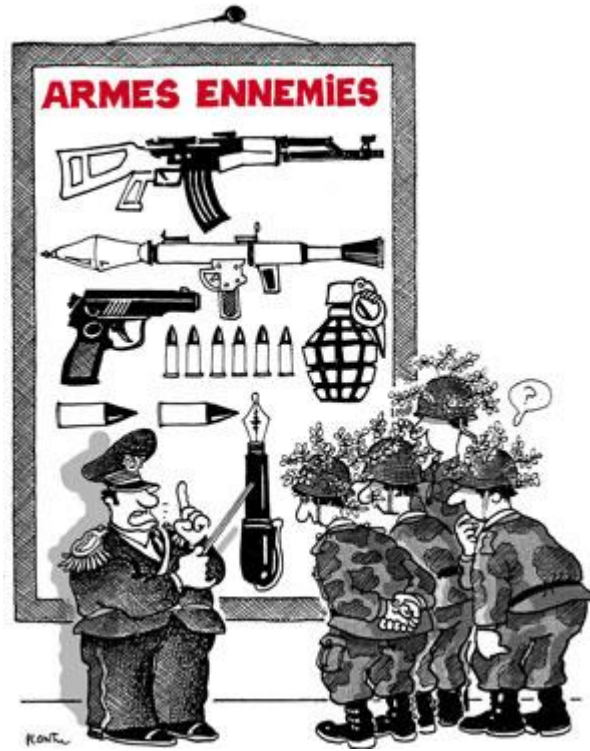
## **Lien avec une ou plusieurs des trois thématiques : liberté d'expression, valeurs de la République, rôle de l'École républicaine.**

La suppression de la liberté de la presse est l'un des éléments déclencheurs des Trois glorieuses des 27-29 juillet 1830.

L'adoption définitive du drapeau tricolore qui devient le drapeau de la France jusqu'à aujourd'hui. Un drapeau qui a influencé le drapeau d'autres pays dans le monde (3 bandes verticales de couleurs différentes). Les trois couleurs qui renvoient à la Révolution française, un drapeau associé à la Liberté.

Un tableau qui a influencé Victor Hugo et son personnage des *Misérables*, Gavroche (personnage d'une autre journée révolutionnaire, celle de l'insurrection républicaine de juin 1832).

Plantu, « Armes ennemies », 1982



### Contexte du document et présentation de l'auteur

Plantu (Jean Plantureux) est un dessinateur de presse et caricaturiste. Il publie dans *Le Monde* depuis 1972 et dans *l'Express* depuis 1991.

### Grands enjeux

Il s'agit d'une scène représentant un cours d'instruction militaire dans un pays que l'on peut supposer être une dictature ou un régime autoritaire dans lequel il n'existe pas de liberté d'expression.

*A gauche* : un militaire gradé (képi surdimensionné et épaulettes qui montrent le grade élevé de l'instructeur). Une baguette à la main, il dispense un cours sur l'armement des ennemis. Ce type de militaire fait penser par son uniforme à ceux que l'on trouve dans certaines dictatures (par exemple en Amérique latine dans les années 1970-80).

*A droite* : un groupe de soldats du rang en tenue de camouflage qui assistent au cours.

La plus grande partie du dessin est consacrée au tableau des armes ennemies (on notera le titre en rouge qui insiste bien sur le danger de ces armes létales).

Parmi les armes traditionnelles, le militaire insiste sur le pouvoir du stylo-plume (le doigt levé et la bouche ouverte symbolisant la voix forte le montrent bien), ce qui provoque l'étonnement du soldat qui ne comprend pas comment un stylo pourrait être une arme (le point d'interrogation dans la bulle).

La taille du stylo est proportionnelle au danger qu'il représente. Il occupe un tiers du tableau. Il s'agit ici du pouvoir de l'expression des idées. Ce stylo peut être celui du journaliste, celui de l'intellectuel, celui de toute personne capable d'exprimer une pensée différente de celle du système en place. Il représente le pouvoir des mots.

### Proposition de questions

*Situer la scène.*

Un cours d'instruction militaire dans un pays non identifié.

*Décrire le tableau qui représente les armes.*

Présence du stylo-plume au milieu d'armes de destruction. Un régime qui ne reconnaît pas la liberté d'expression. Le stylo et les idées des intellectuels sont des armes contre la censure.

*Pourquoi un point d'interrogation dans la bulle ?*

Dans ce pays où domine la force, le soldat ne peut pas imaginer que les idées puissent être aussi une arme pour s'opposer à une réalité.

*Le lien entre le stylo et le dessin de Plantu.*

Plantu utilise lui aussi l'encre noire pour dessiner et produire un dessin d'humour qui dénonce la censure. Il utilise son art pour émettre une opinion sur un mode humoristique.

*Quel est l'objectif de Plantu à travers ce dessin ?*

Refus de la censure. Le dessin comme forme d'expression et de liberté. L'humour pour dénoncer des dérives. On peut demander aux élèves si pour eux un dessin est aussi efficace qu'un texte.

**Lien avec une ou plusieurs des trois thématiques : liberté d'expression, valeurs de la République, rôle de l'École républicaine**

Importance du dessin d'humour comme mode d'expression dans une société libre.

C'est à l'école que l'on apprend à écrire, à enrichir ses connaissances, à nuancer sa pensée, à exercer son esprit critique.

Le savoir (le stylo-plume) permet de lutter contre la violence brutale (les armes).

Le rôle émancipateur de l'école qui éduque le citoyen et lui permet de mieux comprendre la société qui l'entoure et de vivre libre.

## Marcel Pagnol, *La Gloire de mon père*, 1957

Ils recevaient une culture générale, sans doute plus large que profonde, mais qui était une grande nouveauté ; et comme ils avaient toujours vu leur père travailler douze heures par jour, dans le champ, dans la barque ou sur l'échafaudage, ils se félicitaient de leur heureux destin, parce qu'ils pouvaient sortir le dimanche, et qu'ils avaient, trois fois par an, des vacances qui les ramenaient à la maison.

Alors le père et le grand-père, et parfois même les voisins – qui n'avaient jamais étudié qu'avec leurs mains –, venaient leur poser des questions, et leur soumettre de petites abstractions dont jamais personne au village n'avait pu trouver la clef. Ils répondaient, les anciens écoutaient, gravement, en hochant la tête... C'est pourquoi, pendant trois années, ils dévoraient la science comme une nourriture précieuse dont leurs aïeux avaient été privés : c'est pourquoi, pendant les récréations, M. le directeur faisait le tour des salles de classe pour en chasser quelques trop bons élèves, et les condamner à jouer au ballon.

À la fin de ces études, il fallait affronter le brevet supérieur, dont les résultats prouvaient que la « promotion » était parvenue à maturité.

Alors, par une sorte de déhiscence, la bonne graine était projetée aux quatre coins du département, pour y lutter contre l'ignorance, glorifier la République, et garder le chapeau sur la tête au passage des processions.

Après quelques années d'apostolat laïque dans la neige des hameaux perdus, le jeune instituteur glissait à mi-pente jusqu'aux villages, où il épousait au passage l'institutrice ou la postière. (...) J'en ai connu beaucoup, de ces maîtres d'autrefois.

Ils avaient une foi totale dans la beauté de leur mission, une confiance radieuse dans l'avenir de la race humaine. Ils méprisaient l'argent et le luxe, ils refusaient un avancement pour laisser la place à un autre, ou pour continuer la tâche commencée dans un village déshérité.

Un très vieil ami de mon père, sorti premier de l'École normale, avait dû cet exploit de débiter dans un quartier de Marseille : quartier pouilleux, peuplé de misérables où nul n'osait se hasarder la nuit. Il y resta de ses débuts à sa retraite, quarante ans dans la même classe, quarante ans sur la même chaise. Et comme un soir mon père lui disait : « Tu n'as donc jamais eu d'ambition ?

- Oh mais si ! dit-il, j'en ai eu ! Et je crois que j'ai bien réussi ! Pense qu'en vingt ans, mon prédécesseur a vu guillotiner six de ses élèves. Moi, en quarante ans, je n'en ai eu que deux, et un gracié de justesse. Ça valait la peine de rester là. »

Car le plus remarquable, c'est que ces anticléricaux avaient des âmes de missionnaires. Pour faire échec à « Monsieur le curé » (dont la vertu était supposée feinte), ils vivaient eux-mêmes comme des saints, et leur morale était aussi inflexible que celle des premiers puritains.

Marcel Pagnol, *La Gloire de mon père*, 1957.

## Présentation et analyse du document

### Contexte du document et présentation de l'auteur

Marcel Pagnol est né à Aubagne, le 28 février 1895. Il évoque dans les trois volumes qui constituent son autobiographie (*La Gloire de mon père*, *Le Château de ma mère*, *Le Temps des secrets*) son enfance et son adolescence provençales. Fils d'un instituteur public, il fait ses études au lycée Thiers de Marseille, puis obtient sa licence d'anglais et devient professeur à Aix-en-Provence. Plus tard il enseignera à Paris. Il se découvre très jeune une passion pour l'écriture dramatique et connaît rapidement le succès avec les deux premières pièces qu'il compose seul : *Jazz* (1927) et *Topaze* (1928). La suite de sa carrière se partage entre le théâtre et le cinéma, et fait de lui le maître du « théâtre filmé », grâce en particulier à sa célèbre trilogie marseillaise : *Marius*, *Fanny* et *César*. Apprécié du public et bénéficiant d'une grande popularité – *La Gloire de mon père* connut un immense succès avec plus de cinquante mille exemplaires vendus en un mois – il est élu à l'Académie française, à cinquante-et-un ans, le 4 avril 1946. Il meurt le 18 avril 1974.

*La Gloire de mon père*, dont est tiré le passage proposé, est le premier d'une suite de récits centrés sur la vie même de l'auteur qui entend redonner vie à ceux qui l'ont entouré durant les premières années de son existence, tout particulièrement ses parents. Pagnol évoque donc très naturellement la figure de son père, sa formation dans les écoles normales d'instituteurs de la III<sup>e</sup> République, les conditions d'exercice des maîtres de cette époque, l'enseignement dans les campagnes et dans les villes au service de l'État républicain.

### Proposition de questions

*En quoi ces jeunes instituteurs se différencient-ils de leurs parents et grands-parents ?*

On pourra attirer l'attention des élèves sur les conditions de vie différentes, l'accès aux études, une organisation plus libre et plus heureuse de l'existence avec des vacances, des journées moins longues et moins contraintes, l'apprentissage puis l'exercice d'un métier intellectuel, une soif de connaissances nouvelles, l'acquisition d'une culture générale « sans doute plus large que profonde ». Pour autant, au sein des familles, le lien n'est pas rompu et il faut le souligner. On pourra ainsi commenter plus précisément le passage : « Alors le père et le grand-père, et parfois même les voisins – qui n'avaient jamais étudié qu'avec leurs mains – venaient leur poser des questions, et leur soumettre de petites abstractions dont jamais personne au village n'avait pu trouver la clef. Ils répondaient, les anciens écoutaient, gravement, en hochant la tête... » On pourra souligner que s'instaure ainsi une nouvelle forme de transmission, inversée.

*Relevez et commentez les termes utilisés par Pagnol pour caractériser ces instituteurs dans l'exercice de leur métier.*

Ils sont nombreux : « bonne graine », « apostolat laïque », « foi totale », « saints », « missionnaires ». On commentera l'origine religieuse de ce lexique convoqué pour brosser le portrait d'un corps pourtant républicain et anticlérical, pétri de morale et d'exemplarité, d'une rigueur qui confine parfois à la rigidité, en guerre contre l'ignorance et l'obscurantisme, soucieux d'instruire et d'émanciper, sûr de sa mission, affranchi des traditions et des usages, et ne craignant pas de « garder le chapeau sur la tête au passage des processions. » C'est une autre Église, avec sa hiérarchie, ses valeurs, son code moral et sa doctrine que Pagnol, non sans recul et humour, évoque ici. Deux figures donc que tout oppose, l'instituteur laïc et le curé, ennemis déclarés, servants de deux religions irréconciliables.

*Quelles sont les valeurs qui animent ces maîtres ?*

On insistera sur la « foi totale », la « confiance radieuse » qui les portent, leur combat contre l'ignorance et au service de la République, leur désintéressement, leur refus de l'argent et du luxe, le peu d'intérêt qu'ils portent à leur ascension personnelle et à leur carrière ; on n'omettra pas d'évoquer la forme d'idéalisme qui les habite et fait d'eux des philanthropes et des altruistes que rien ne décourage. On pourra attirer l'attention des élèves sur la figure de l'ami du père de Pagnol, resté quarante ans au même poste dans un quartier déshérité de Marseille. Le dévouement sans limites, l'utilité sociale de l'instituteur, les bénéfices de son action seront alors évoqués et l'on pourra commenter la formule de l'ami : « Ça valait la peine de rester là. » On renverra aussi à la personne du missionnaire, à ce qu'il incarne, à ce qu'il représente, à son engagement loin de sa terre et de son milieu d'origine.)

**Lien avec une ou plusieurs des trois thématiques : liberté d'expression, valeurs de la République, rôle de l'École républicaine**

L'extrait proposé renvoie donc, de manière très explicite, au rôle de l'école républicaine à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, et à ses valeurs, incarnées par les instituteurs. Tout, dans leur formation puis dans leur action, les pousse à s'ériger contre les tenants d'un ordre ancien déchu, contre le royalisme, le cléricalisme et l'obscurantisme. On ne manquera pas de rappeler que l'école laïque qu'ils servent est encore jeune, que la nouvelle organisation scolaire, rompant avec la loi Falloux qui mettait les maîtres dans la dépendance du curé, s'est mise en place entre 1879 et 1886, et que c'est en 1879 que chaque département se voit contraint de se doter d'une école normale. Ajoutons que la gratuité de la scolarité est votée en 1881, qu'une loi de 1883 oblige les communes à construire des « maisons d'école » et qu'en 1886 la laïcisation du personnel enseignant tarit le recrutement congréganiste. C'est dans cette continuité historique que se situe le texte de Pagnol.

La « mission » des instituteurs de cette époque était donc bien de délivrer un « catéchisme républicain » qui s'opposait à celui dispensé par l'Église. Il ne s'agissait pas seulement d'apprendre aux élèves à lire, écrire et compter ; il s'agissait aussi de leur donner des repères historiques et des principes moraux, mais aussi des conseils dans le domaine de l'hygiène, de les arracher, grâce à l'enseignement de la géographie, à l'étroitesse de leur milieu d'origine en leur faisant découvrir d'autres univers. Ils s'estimaient les héritiers directs de la pédagogie des Lumières et leur vocation était bel et bien d'instruire et de faire des élèves qui leur étaient confiés les futurs citoyens d'une nation éclairée.

Dans le cadre de la journée du 2 novembre, ce texte trouvera un retentissement particulier avec l'évocation de ces maîtres ardents et désintéressés, généreux et engagés, portés par les valeurs de l'humanisme et de la République, soucieux de former et d'instruire, confiants dans l'avenir et le progrès. Il conviendra de rappeler qu'il ne s'agit pas d'un modèle dépassé, empreint de nostalgie, et l'on pourra inviter les élèves à méditer ces phrases de Pagnol : « Ils avaient une foi totale dans la beauté de leur mission, une confiance radieuse dans l'avenir de la race humaine. Ils méprisaient l'argent et le luxe, ils refusaient un avancement pour laisser la place à un autre, ou pour continuer la tâche commencée dans un village déshérité. »